

sarah
hall

la belle indifférence



SARAH HALL

LA BELLE INDIFFÉRENCE

«Sept histoires habilement composées, précises, sensuelles, nourries d'adrénaline, traversées par une sensation de violence sans cesse latente.» Helen Simpson, *The Guardian*

«Ces histoires nous prennent toujours au dépourvu, contrariant les attentes dramatiques les plus évidentes... et en deviennent ainsi d'autant plus dramatiques. Cette prose est magnifique.» *The Times*

«Les prouesses de l'écriture de Sarah Hall, déjà justement célébrées par le passé, sont d'autant plus perceptibles au fil de ce recueil. Elle évoque les lieux, les paysages, avec talent et sensualité... Les changements de narration d'une histoire à l'autre sont aussi maîtrisés que saisissants.» Jodie Mullish, *The Telegraph*

«Sarah Hall est une artiste au talent aussi considérable que concis. Chaque histoire est un bijou. Ainsi rassemblées, elles constituent un recueil au pouvoir extraordinairement sensuel.» *The Sunday Times*

LA BELLE INDIFFÉRENCE

*du même auteur
chez le même éditeur*

COMMENT PEINDRE UN HOMME MORT
LE MICHEL-ANGE ÉLECTRIQUE

SARAH HALL

LA BELLE
INDIFFÉRENCE

Traduit de l'anglais
par Éric CHÉDAILLE

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
The Beautiful Indifference

© Sarah Hall, 2011
© Christian Bourgois éditeur, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02447-0

Extrait de la publication

À James

N'aie crainte, mon cœur, viendra le jour
où nous nous retrouverons
pour nous perdre au crépuscule
dans les prés bleuis de campanules

car, vois-tu, j'aime mieux m'offrir une heure
dans le bleu profond de ces petites fleurs
que vivre une éternité dans un paradis glacé.

Écoute bien, je te le demande :
veux-tu venir avec moi ?

Extrait de « Speirin »,
de Kathleen Jamie

Le parfum du boucher

Plus tard, quand je la connus mieux, Manda me raconta qu'elle avait cassé la figure à deux filles en même temps, à Carlisle devant le *Cranemakers Arms*. Elle me dit que le plus simple était d'en agripper une, de bien la tenir et de la cogner sans relâche. Peu importe ce que fait la deuxième, tu gardes la première immobilisée et tu la bourres de coups, de telle façon que l'autre salope, celle qui a les mains libres, voie que tu es capable d'encaisser tout en t'occupant de sa copine. Alors, toujours selon Manda, la fille finissait par se figurer ce qui lui arriverait quand l'autre aurait son compte et que tu viendrais lui faire sa fête sans avoir une débile sur le dos pour te ralentir. Il y avait de bonnes chances pour que tu n'aies pas à te battre avec les deux. Et si c'était le cas, la seconde aurait tellement les chocottes en te voyant toujours d'aplomb après sa première charge, contre laquelle tu n'avais rien fait, qu'elle en perdrait tous ses moyens.

Manda était la plus belliqueuse de nous toutes. Cela n'avait rien à voir avec sa taille – ce n'est jamais le cas chez les filles, car les grandes tiges

sont souvent tout ce qu'il y a de doux. Manda était petite – moins d'un mètre soixante. Elle n'était pas non plus trapue, ni hanchue ni gonflée de glandes et de muscles. C'était dans ses yeux. Elle avait des yeux qui partaient au quart de tour, tel un chien enchaîné et rudoyé toute sa vie, enclin à attaquer sans autre provocation que votre regard sur lui. Il ne vous reste qu'à prier pour que la chaîne tienne bon. Et cela se passait dans sa tête. Contrairement au reste d'entre nous, il n'y avait pas là-dedans de commutateur pour l'empêcher d'armer le poing. C'est pour cela que nous avions toutes peur d'elle. C'est pour cela que son nom – Manda Slessor – la précédait, et qu'entendant prononcer ce nom dans une pièce on éprouvait comme un malaise et on sentait que tout était chamboulé du seul fait de sa survenue dans la conversation. Tout le monde la savait dure. C'était la toute première chose qu'on apprenait sur elle. C'était son pedigree.

On disait qu'elle avait été élevée comme ça, avec la famille qu'elle avait. Il y avait beaucoup d'arrogance et d'espérance mêlées chez les Slessor. Ils étaient connus pour leurs séjours en prison et pour l'argent gagné dans la fonte brute, qui leur avait permis de construire une grande maison au-dessus de la zone industrielle. Ils avaient la réputation d'être fertiles à tout âge, de posséder une semence qui prenait à coup sûr, un utérus toujours fécond – de la vierge de treize ans à ces grand-mères du voyage qui donnaient le sein à cinquante ans passé. La ville croyait comprendre leur cause – on les disait forgés de l'antique rage nordique. Ces gens n'étaient

ni conducteurs de bestiaux ni fermiers, pas plus que paisibles colons des frontières. Ils étaient de souche tzigane, ferrailleurs, éleveurs de chiens et de chevaux, marchands de feu.

C'étaient eux qui allumaient les feux d'alerte quand les autres mortels se terraient au fond des caves et des puits. Ils s'enduisaient le torse d'entrailles et, flanqués de leurs mastiffs barbus, attendaient les Écossais à la citadelle. Eux qui tranchaient des têtes en guise de trophées et les prenaient pour jouer à la balle au pied au long des rues. Leur cœur picte les portait à faire alliance avec un ennemi pour éviter un massacre, mais jamais ils n'oubliaient le sang originel de leur tribu. Et une génération plus tard, à la renverse de la marée dans le Solway, ils réglèrent leurs comptes. Les hommes prenaient les armes. Les femmes tressaient des soies de sanglier dans leur chevelure. Elles mettaient à mort leurs nourrissons nés de géniteurs étrangers. Où l'histoire prend-elle fin ? nous fut-il un jour demandé en classe.

Avec les musulmans, cria une petite maligne.

Autant demander où commence le véritable Nord.

Geordie Slessor, le père, circulait en ville comme s'il était l'héritier du trône, battant chaque année le duc d'Édimbourg dans le concours d'attelage avec un équipage composé d'un Heltondale et d'un Fells issus de ses étalons. Quand arrivait le mois de juin, on le voyait s'entraîner par les routes, en Barbour vert, arc-bouté sur ses rênes. Il n'était qu'os et tendons. Les frères étaient eux aussi, tous trois, des bagarreurs et ils possédaient les mêmes yeux que Manda, qu'ils tenaient de leur tzigane de mère : d'un bleu plein

de santé, lustré au possible et enchâssé sur une vilaine peau. Manda, la seule fille, avait une qualité de dureté qui n'était qu'à elle et ne devait rien à sa famille, quelque chose qu'elle n'avait pas hérité, quelque chose de conçu à la perfection pour frapper une autre surface. À m'entendre dire ça, on va penser que je suis une vraie dinde. Mais on rencontre quelquefois par ici une étrange forme de beauté. On la trouve dans des renforcements. On la croise dans la fumée qui monte des bûchers funéraires et dans les flaques du sol de l'abattoir.

Hormis leur notoriété je ne savais rien des Slessor. En arrivant au lycée, je ne pus m'en remettre qu'à l'opinion générale et à l'air qui fronçait à l'énoncé de leur nom. Un soir que j'étais en retard pour le bus, je tombai pour la première fois sur Manda et sa bande. La dernière sonnerie avait vidé la cour à l'exception d'un cercle de filles près du mur de l'aire de jeu, cheveux courts et raides, jupes exposant les cuisses. Leurs talons traînants raclaient le goudron. Elles avaient traqué Donna Tweedle, l'avaient coincée au terme d'une semaine affreuse où elles lui avaient promis des représailles pour je ne sais quelle offense – une histoire de comprenette, de toilette ou de garçon. Tenue à la gorge par Manda, Donna pendait comme une peau de lapin, comme une charogne. Manda, mâchoire en mouvement, l'injurait. Elle savait user d'un langage que je n'avais entendu que chez les bookmakers ou sur les chantiers de construction, des choses que je n'avais jusque-là ouïes que dans la bouche d'hommes adultes. Vociférant, elle n'en était pas moins belle.

T'es une sale petite faux cul, tu penses pas ? disait-elle à la malheureuse qu'elle strangulait.

Son visage n'était pas joli et avenant comme les garçons aiment que le soit le visage des filles. Elle possédait néanmoins des attraits, dont ces yeux de feu et une lourde poitrine pour ses quinze ans. Ce qui l'occupait présentement lui seyait bien et elle en était illuminée, tout comme une personne au physique ingrat semble plus belle quand elle chante et paraît soudain recéler des couleurs chatoyantes sous une aile terne.

La fille était suspendue contre le crépi. J'ignore si elle avait tenté de se rebiffer ou de discuter, mais pour lors elle se tenait coite. C'est alors que Manda lui appliqua une gifle. La joue, déjà colorée par la panique, vira à l'écarlate sous le cuir cinglant de cette main. Pas de véritable dégât. Manda attendit que l'autre se mette à pleurer et, parvenu à ce point, c'en fut terminé de la brutalité. Relâchant le cou de la fille, elle se gratta sous le menton avec l'air de n'être plus intéressée par l'idée de lui régler son compte. Comme si elle la jugeait fastidieuse. Son éclat la quitta également. Jusqu'alors elle avait été pleine de feu. Les filles du groupe rirent, psalmodièrent une ou deux ultimes menaces à l'adresse de Donna, après quoi leur attention se détourna.

Je m'étais arrêtée. Je ne m'étais pas dépêchée de passer mon chemin comme j'aurais dû le faire en ces circonstances. Voilà que Manda Slessor me faisait face. À l'école nous étions dans la même classe, mais elle ne me connaissait pas. J'étais une élève du milieu de la rangée, une fille quelconque. Il se

pouvait selon moi qu'elle me repousse de côté ou passe en me donnant un coup d'épaule. Elle agissait de la sorte avec les autres quand elle avait fini de se bagarrer, si elles n'étaient pas de son côté, si elle était toujours en colère. Elle vit que je la regardais. Je savais que je n'aurais pas dû, mais c'était plus fort que moi ; je ne pouvais m'empêcher de me répéter à quel point je l'avais trouvée éblouissante. Ses yeux eurent un mouvement de haut en bas, me toisèrent en moins d'une seconde d'un regard qui disait qu'elle n'aimait pas particulièrement ce qu'elle voyait, mais n'en prenait pas ombrage. J'eus conscience de l'air environnant, de sa douceur, dans laquelle nous nous mouvions librement l'une et l'autre. Au fil de la journée, son mascara avait coulé dans les coins. Ses yeux bleu pétrole étaient ardents, volatils, prêts à s'embraser et à flamber de nouveau. Mais rien de tel ne se produisit. Elle ramassa son sac en toile, passa devant moi et s'en alla.

Je passais mon temps là-haut chez les Slessor, à High Setterah, comme s'appelait leur maison. Je passais du temps avec la famille, après l'école et les week-ends, dès que je le pouvais, parce que je ne tenais pas à rester au village avec un père maussade et sans personne de mon âge à proximité. Je ne saurais dire comment cela se fit. Un beau jour, tout à coup, l'amitié fut, un peu de guingois au début, comme un jeune arbre en lisière, puis de plus en plus robuste et droite. Peut-être étais-je tout simplement quelqu'un avec qui elle n'entrait pas en rivalité, ce qui signifiait que nous n'étions pas ennemies. Ou

peut-être vit-elle une chose qui lui plut, ce fameux jour dans la cour. À savoir mon admiration.

Une fois, elle me surprit en train de la regarder manger un paquet de chips et de se lécher le sel sur les doigts, et elle me souffla un baiser à travers le réfectoire, comme si elle s'imaginait que j'avais le béguin pour elle. Il lui arrivait d'être ainsi, fantaisiste et drôle. Ensuite, nous nous retrouvâmes l'une à côté de l'autre en cours. Ce fut un effet de l'agacement de notre prof d'histoire, lassée des gloussements et du chahut incessants de Manda assise au dernier rang avec Stacey Clark et ses yeux exorbités. Il y avait une place vacante à côté de moi, Rebecca Wilson étant absente pour cause de maladie, et Manda dut déménager.

Venez vous installer ici et tenez-vous correctement, je vous prie, Amanda, lui intima par trois fois Miss Thompson, chaque fois d'une voix plus forte et plus excédée.

Après avoir mollement exprimé sa réprobation à la manière d'un criminel jouant les victimes, Manda recula sa chaise dans un crissement et se dirigea avec raideur vers ma table. Ainsi me fut-il donné de la voir de près pour la première fois. Ses yeux étaient ce que mon grand-père aurait qualifié de *sacrement éberluant* – tel le ciel après la pluie. Elle me dévisagea longuement. Je savais que ce pouvait être ou tout l'un ou tout l'autre entre nous. Quand on parque deux bêtes dans un lieu exigü, ou bien elles sympathisent et vivent en bonne compagnie, ou bien elles se mettent à montrer les dents et à décocher des ruades.

Serrant un stylo dans son poing comme le ferait un tout petit enfant, Manda se pencha pour faire un gribouillage sur la page de mon cahier. Je fis de même sur le sien, sans même réfléchir, du tac au tac. Je notai qu'elle avait à l'intérieur du poignet un petit cœur gravé à la pointe du compas, apanage des filles les plus résolues. La griffure fleurissait en jaune-rouge sur sa peau, pareille à une rose infectée. Vers le milieu du cours, son stylo bille tomba en panne d'encre et, sans demander, elle s'en choisit un autre dans ma trousse. Elle l'y replaça quand elle eut terminé.

Quelque chose fut dès lors acquis. Nous avions dépassé le stade où nous ne savions que nos noms respectifs et dans quel niveau nous étions. Cela nous autorisait à échanger un *Salut* en passant, devant nos autres amies, à la porte du lycée et dans Castletown en descendant à la friterie ou à la galerie marchande. Non que Manda eût besoin d'une autorisation en ce qui concernait ses amitiés. Elle parlait à toutes sortes de gens généralement interdits d'accès au reste d'entre nous : les garçons plus âgés, aux bras noueux, qui travaillaient, roulaient en voitures équipées d'un becquet pendant la pause de midi et connaissaient ses frères pour lever le coude avec eux ; le patron et les dealers du *Toppers*, ainsi que les grandes filles bronzées qui y faisaient le service du bar et évoluaient sur l'étroite démarcation entre reine et roulure avec leur réputation de bons coups, appuyées sur le comptoir après la fermeture. Sous l'antique marché couvert, Manda s'adressait avec impertinence aux types en

veste de mouton retourné familiers du champ de courses de Carlisle, leur parlant comme à ses oncles, et peut-être d'ailleurs l'étaient-ils.

Et puis il y avait la famille du côté de sa mère, ces cousins de l'étranger qui arrivaient d'Irlande, d'Écosse et de l'île de Man pour les concours d'attelage, apportant avec eux des cobs pie, des violons et des rumeurs de matériel électronique volé, de détritux et de dettes impayées. Chaque année, leur venue suscitait maints commentaires en ville, mi-discrimination, mi-superstition vieille d'un siècle. On disait qu'ils apportaient la pluie et faisaient pourrir les céréales, qu'ils jetaient des sorts et avaient le mauvais œil, qu'ils franchissaient la frontière nuitamment au son des cloches de Bowness, réputées sonner du fond de leur tombe dans le Solway quand des voleurs étaient en maraude, bla bla bla. Manda se plantait au milieu de leurs cercles bruyants pour chiner des cigarettes, prendre part aux conversations et se faire inviter à leur danses. Elle ne supportait pas qu'on les traite de sales loqueteux de voleurs de poules.

Point ne fut besoin d'un traité solennel pour qu'elle fasse ma connaissance. Arriva le soir où je me rendis en ville avec elle et une petite bande de filles pour dîner d'un sandwich à la sauce de viande. En train d'attendre Rebecca, je me tenais non loin d'elles dans le vestiaire. Tout le monde enfilait son manteau, cherchait des pièces dans son porte-monnaie. Le visage assombri par la hotte de sa capuche, elle me lança : Viens avec nous si ça te chante, Kathleen.

Pourquoi tu l'invites ? grinça une des autres.

Parce que j'en ai marre de vos gueules, lui reparti Manda.

Elle et moi cheminâmes bras dessus bras dessous de l'*Agricultural Hotel* jusqu'au bas de Little Dockray. Qui n'est pas en train de nous regarder ? me disais-je, le cœur battant un coup sur deux.

Un mois plus tard, je me trouvais dans la pièce d'à côté lorsqu'elle se fit baiser par un ami de la famille – un jockey, marié et père de plusieurs enfants. Elle me rapporta qu'il avait une queue de la taille du Scaffell et que son sperme lui avait coulé le long de la jambe. Six semaines après, j'étais auprès d'elle à la clinique quand elle prit deux pilules abortives, et je lui tins les épaules au moment où survinrent les nausées. Elle me dit que l'infirmière lui avait recommandé de ne pas regarder quand elle irait aux toilettes, mais qu'elle avait quand même baissé les yeux vers le seau à ses pieds. Ce n'était pas comme des caillots de règles, rien qu'une boule de boyaux. Elle ajouta qu'il n'était pas question que sa mère l'apprenne, car cette dernière aurait voulu qu'elle garde le bébé.

High Setterah n'était pas la maison d'une famille de chiffonniers. La crasse d'un argent gagné avec une voiture à bras avait été effacée une génération plus tôt lorsque les Slessor avaient élargi leurs activités aux tapis, à l'immobilier et aux prouesses équestres. Si leur passé de gens du voyage était encore bien présent dans les mémoires d'une ville qui n'oubliait jamais l'extraction, ils avaient toutefois amassé une fortune qui les mettait à l'abri de la récession, de